portent les titres suivants : la *Maîtresse du proscrit* (1862) ; l'*Histoire du connétable* (1863) ; les *Proscrits de Sicile* (1865, in-18) ; l'*Epée de Suzanne* (1865, in-18) ; les *Amours du vert-galant* (1866, in-18) ; l'*Heure du berger* (1866, in-18) ; *Esaü le lépreux* (1866-1867, 2e et 3e partie, in-4°) ; le *Chasseur d'hommes* (1867, in-18), etc.

Jouissant de la plus grande estime auprès de ses confrères, très-apprécié même pour son affabilité, M. Emmanuel Gonzalès a été à diverses reprises élu membre du comité de la Société des gens de lettres, vice-président de 1852 à 1855, président en 1863 ; il est depuis plusieurs années le délégué de la Société. — Ses deux filles, Mlles Eva et Jeanne GONZALÈS, ont fait preuve de remarquables dispositions artistiques. Au dernier Salon (1872), elles avaient exposé, la première un joli tableau, l'*Indolence*, et la seconde un pastel, la *Fleur favorite*.

GONZALÈS-VELASQUEZ (don Louis), peintre espagnol, né à Madrid en 1715, mort dans la même ville en 1764. Il était fils d'un sculpteur, et apprit son art à l'Académie royale de peinture, exécuta, en 1752, les fresques de la coupole de l'église San-Marcos, qui lui valurent d'être nommé membre de l'Académie de San-Fernando, et reçut, en 1760, le titre de peintre du cabinet du roi. Louis Gonzalès a exécuté de nombreux ouvrages pour les églises et les palais de Madrid. Il lui arriva fréquemment de travailler avec son frère Alexandre, qui peignait les ornements des tableaux dont il exécutait les figures.

GONZALÈS-VELASQUEZ (don Alexandre), peintre et architecte espagnol, frère du précédent, né à Madrid en 1719, mort dans la même ville en 1772. Après de brillantes études à l'Académie de peinture de Madrid, il fut chargé, ayant à peine dix-neuf ans, d'aider son frère Louis à décorer le théâtre del Retiro. Quelques années plus tard, on lui confia l'exécution de nombreux travaux décoratifs au palais de Saint-Ildefonse (1744), puis à celui d'Aranjuez (1747-1750). Ces peintures obtinrent le plus grand succès, surtout à la cour, dont il était le peintre favori. Nommé membre du l'Académie de Madrid, il y professa pendant dix ans l'architecture, et Charles III créa tout exprès pour lui, en 1766, une chaire de perspective. Alexandre Gonzalès a exécuté un grand nombre de fresques et de peintures à l'huile dans les résidences royales. C'est à lui qu'on doit aussi les immenses fresques qui décorent l'église de Saint-Just et les murailles du monastère des bernardins. Enfin, il a décoré avec ses frères, Louis et Antoine, les voûtes et murs d'un grand nombre de couvents, notamment de ceux de l'Incarnation, del Pastor, de las Salesas, etc. Les travaux de cet artiste se font remarquer par une facilité extraordinaire de pinceau, par un grand charme d'aspect ; mais on y cherche en vain l'originalité, l'élévation du style et de la pensée. Comme architecte, Alexandre Gonzalès a donné les plans de plusieurs églises et monuments publics.

GONZALÈS-VELASQUEZ (don Antoine), peintre espagnol, frère des deux précédents, né à Madrid en 1729, mort dans cette ville en 1793. C'est à Rome, dans l'atelier de Giacinto Corrado, qu'il apprit la peinture, et c'est dans cette ville qu'il peignit ses premiers tableaux, un *David recevant l'onction sainte* et les fresques de l'église des Trinitaires de Castille. De retour en Espagne (1753), Antoine fut chargé de décorer une des chapelles de la cathédrale de Tarragone, puis il retourna à Madrid, s'associa aux travaux de ses frères, et exécuta seul, entre autres travaux, de belles fresques à Saragosse et une remarquable *Assomption* à Cuença. Nommé peintre du roi en 1757, il devint, en 1765, directeur de l'Académie de peinture de Madrid. Antoine Gonzalès dessinait avec plus de science et de soin que son frère Alexandre, et ses compositions ont une grâce extrême. A sa mort, on trouva dans son atelier un grand nombre d'ébauches, de croquis, d'esquisses, qui sont d'un grand mérite et dont un petit nombre se voit au musée de Madrid. Le graveur Salvador Carmona a reproduit quelques-unes de ces compositions. — Antoine avait trois fils : ZACHARIAS, CASTOR et ISIDORE ; les deux premiers se sont distingués comme peintres, et le troisième comme architecte. — Un neveu d'Antoine, fils d'Alexandre, Antoine GONZALÈS-VELASQUEZ, s'adonna à l'étude de l'architecture et passa au Mexique, où il pratiqua son art. Il fut nommé, en 1800, directeur de l'Académie de San-Carlos, à Mexico.

GONZALEZ ou **GONZALO**, poëte espagnol, né à Berceo, Vieille-Castille, vers 1196, mort vers 1266. On sait qu'il fut ordonné prêtre en 1221, qu'il composa ses œuvres poétiques de 1220 à environ 1246, et qu'il passa la plus grande partie de sa vie au monastère de Saint-Millan. Antérieurement à Gonzalez, l'Espagne possédait plusieurs monuments littéraires remarquables, notamment le poëme du Cid ; mais à aucun d'eux ne se rattache un nom d'auteur : Gonzalez de Berceo est le premier poëte castillan connu. Ses œuvres, qui ont été publiées dans la *Coleccion de poesias castillanas anteriores al siglo* XV, se composent de neuf poëmes, qui roulent tous sur des sujets religieux et dont les plus remarquables ont pour titre : la *Vie de saint Dominique de Silos*, la *Vie de saint Millan de la Cagolla*, le *Deuil de la Vierge*, le *Jour de la Passion*, poëme d'une simplicité touchante et d'une profonde tendresse religieuse ; les *Miracles de Notre-Dame*, les *Signes qui apparaîtront avant le jugement*, sorte de prophétie apocalyptique, etc. Ces poëmes, qui, réunis, comprennent plus de 13,000 vers, se composent de stances, monorimes le plus souvent, et ayant chacune quatre vers de quatorze syllabes. La versification de Gonzalez est régulière, généralement harmonieuse ; son style ne manque ni de pureté ni d'élégance, et, bien qu'il n'ait d'autre prétention, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, que de mettre en langue vulgaire, à la portée du peuple, les pieuses légendes qu'on rédigeait jusqu'alors en latin, on n'en trouve pas moins dans ses écrits des pensées heureuses, de beaux élans poétiques, des images vraies, des descriptions gracieuses ou pleines d'éclat, une verve féconde et soutenue. Enfin, aux yeux des Espagnols, Gonzalez passe pour le premier écrivain qui ait su polir leur langue, lui donner de la correction et assujettir les vers à une juste mesure.

GONZALEZ (Antonio), navigateur portugais du XVe siècle, le premier qui fit la traite des noirs. Parti en 1440 pour une expédition sur la côte d'Afrique, au delà du cap Bojador, il enleva à son retour plusieurs Maures, dont il fit présent à l'infant don Henriquez, qui lui ordonna de les ramener dans leur patrie. Il les reconduisit, en effet, mais exigea en échange de la poudre d'or et des esclaves nègres, dont il amena ainsi l'usage en Portugal. D'autres navigateurs et lui-même retournèrent sur la côte d'Afrique tenter la cupidité des princes noirs, qui leur vendirent d'abord des prisonniers de guerre et bientôt après leurs propres sujets. Ainsi fut établie la traite, qui toutefois ne prit une grande extension qu'après l'établissement des Européens en Amérique.

GONZALEZ (D.-Thomas), historien espagnol, mort en 1833. Il fut chanoine de Placencia, auditeur de la nonciature apostolique et archiviste de Simancas (1813). Il a composé : *Ayuntamientos para la historia del rey D. Felipe II de España por lo tocante a sus relaciones con la reyna Isabel de Inglaterra*, ouvrage publié dans les *Memorias de la Academia de la historia* ; et *Retiro, estancia y muerte del emperador Carlos-Quinto en el monasterio de Yuste*, ouvrage manuscrit d'un haut intérêt, qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris.

GONZALEZ-CABRERA-BUENO (don Jozé), amiral portugais, né à Ténériffe vers 1670. Il fit de nombreux voyages dans les Indes et dans la mer du Sud, fut envoyé, en qualité d'amiral, aux Philippines, en 1701, par le roi dom Pedro II, et eut à soutenir de longues luttes avec les Malais et les Chinois. Il a laissé, sous le titre de *Navegacion especulativa y practica* (Manille, 1734, in-fol.), un traité de navigation fort estimé.

GONZALEZ-ELIPE (François), littérateur espagnol, né à Manzanarès en 1813. Il étudia la jurisprudence à l'université de Madrid, fut reçu docteur en droit civil et en droit canon, et devint successivement chef politique des provinces de Guadalajara et de Cuença, chambellan de la reine et député aux cortès. Il a été l'un des fondateurs du Lycée artistique et littéraire de Madrid, et est membre de plusieurs Académies espagnoles. Outre un volume de *Poésies*, on a de lui : la *Prudence plutôt que la vigueur préserve des glissades de l'amour*, comédie en deux actes et en vers ; *Alonzo de Solis*, drame historique en trois actes ; *A qui l'aura* (mot à mot : *On se la dispute au plus leste*), comédie en un acte ; *Aimer comme on ne le fait pas d'ordinaire*, drame en quatre actes ; les *Exploits prouvent la noblesse*, comédie, et plusieurs autres pièces en collaboration avec Larrañaga.

GONZALEZ-HUEBRA (Paul), jurisconsulte espagnol contemporain. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en droit, il embrassa la carrière de l'enseignement et professa successivement le droit commercial aux universités de Madrid et de Salamanque. Il a été également recteur de ces deux universités. On cite, comme ses ouvrages les plus importants, un *Cours de droit commercial* (Madrid, 1854), et un *Traité des banqueroutes* (Madrid, 1856), qui servent de manuels classiques dans toutes les universités d'Espagne.

GONZALEZ-SAMANO (Mariano), médecin espagnol, né à Valladolid en 1806. Il obtint au concours, en 1849, une chaire d'obstétrique et de chirurgie légale, à l'université de Salamanque, d'où il passa à celle de Santiago, puis, comme professeur de pathologie médicale, à celle de Valladolid. Il a publié : *De la contagion du choléra ; Monographie du choléra, Réfutation de la doctrine de Broussais sur la fièvre* ; la *Vraie médecine vengée ; Monographie de l'érésypèle* ; le *Congrès médical ; Traitement des hernies ; Siége et nature de l'hystéricisme* ; les *Eaux du Vernet, en France* ; le *Choléra-morbus en Espagne ; Abrégé historique de la médecine espagnole ; Traité complet de médecine morale ; Traité de pathologie médicale ; Hydrologie médicale ; Voyages médicaux en Espagne*, etc. Il a, en outre, traduit du français le *Traité de la génération*, de Virey, et fondé, en 1849, sous ce titre : *El divino Vallés*, une revue exclusivement consacrée à la médecine espagnole.

GONZALO DE DOBLAS (DON), administrateur espagnol, né à Iznajar, Andalousie, en 1744, mort en 1809. Il s'embarqua pour Buenos-Ayres, en 1767, au moment où les jésuites venaient d'être expulsés du Paraguay, fut nommé, en 1781, par le vice-roi Vertiz, lieutenant gouverneur du département de Concepcion, dans les Missions guaraniques, s'efforça de rendre à cette province ruinée son ancienne prospérité, et revint en Espagne en 1807. On a de lui deux écrits intéressants sur le régime intérieur du Paraguay, sur le gouvernement théocratique et communiste implanté dans ce pays par les jésuites. L'un, intitulé : *Memoria historica, geografica, politica y economica sobre la provincia de Misiones de Indios Guaranis*, a été publié dans la *Coleccion de obras y documentos, etc.*, de Angelis (Buenos-Ayres, 1836, 6 vol. in-4°) ; l'autre, intitulé : *Disertacion que trata del estado decadente en que se hallan los pueblos de Misiones*, est resté manuscrit.

GONZALVE DE CORDOUE, illustre capitaine espagnol. V. GONSALVE.

GONZALVEZ DA COSTA (Manoel), astronome portugais, né à Peras-Alvas, près de Coïmbre, en 1605, mort en 1688. Il entra dans les ordres, composa, pendant vingt-deux ans, des almanachs qui eurent beaucoup de succès, et publia les ouvrages suivants : *Notices astrologiques sur l'influence des étoiles* (Lisbonne, 1659, in-4°) ; *Traité astrologique du soleil, de la lune, des planètes, etc.* (Coïmbre, 1670, in-4°), cours complet d'astronomie.

GON-ZÔ ou **KIN-SO**, moine bouddhiste japonais, né en 758, mort en 827. Il entra, à douze ans, dans un couvent, où il se fit bonze, acquit une connaissance approfondie des livres et des dogmes bouddhiques, composa un commentaire du livre sacré de la *Fleur de la loi* (*Fots-Ke-Gyô*), et fixa, d'après quelques auteurs, l'ordre actuel de l'alphabet japonais. Il reçut, pendant sa vie, le nom honorifique de Gon-Zô, et, après sa mort, celui de **So-Dzyô**.

GOOD (John-Masson), médecin et littérateur anglais, né à Epping, comté d'Essex, en 1764, mort en 1827. Il était fils du pasteur d'une congrégation d'indépendants, et apprit la chirurgie, qu'il commença à exercer à Sudbury en 1784, puis se rendit à Londres, composa un grand nombre d'ouvrages, passa son doctorat en médecine en 1820, et mena de front, à partir de ce moment, la pratique de son art et la culture des lettres et des sciences. Possédant une remarquable aptitude pour les langues, il apprit successivement, outre les langues classiques, le français, l'égyptien, l'hébreu, l'allemand, l'espagnol, le portugais, l'arabe, le persan, le russe, le sanscrit et le chinois. C'est ainsi qu'il put traduire un grand nombre d'ouvrages étrangers, et remplir ses propres écrits de citations puisées aux littératures étrangères. Good possédait une vaste érudition, mais manquait d'originalité ; il écrivait avec méthode et clarté, mais sans esprit de critique, et ne savait rien trouver dans son propre fonds. Il publia de nombreux articles, notamment sur les mœurs et la littérature de l'Orient, dans plusieurs recueils périodiques, et donna la première édition complète des *Lettres de Junius* (1813), augmentées de précieuses additions et d'une préface fort intéressante, dans laquelle Good cite les noms de tous ceux à qui l'on a attribué ces lettres, et discute leurs titres à cette paternité. Parmi les ouvrages de ce fécond écrivain, nous nous bornerons à citer : *Dissertation sur les maladies des prisons et des asiles pour les pauvres* (1795) ; *Histoire de la médecine* (1795) ; *Essai de technologie médicale* (1810) ; *Système physiologique de nosologie* (1820) ; *Etude de la médecine* (1822, 4 vol.) ; le *Livre de la nature* (1826, 3 vol. in-8°), etc.

GOODALL (Edward), graveur anglais, né à Leeds (comté d'York) en 1795. Il commença fort jeune l'étude du dessin et la pratique de la gravure. On prétend qu'il n'a jamais eu de maître proprement dit ; mais il a beaucoup fréquenté les ateliers des grands artistes, ce qui peut, en quelque sorte, en tenir lieu. Il excelle, dit-on, dans le paysage, et principalement dans ceux de Turner. Parmi ses principales productions, nous citerons : le *Pont de Caligula, Tivoli* et *Cologne*, d'après Turner ; ses illustrations de l'*Italie*, poëme de Samuel Rogers ; du *Souvenir*, du même, et ses belles gravures dans l'*Album* de Turner : *Boscastle, Rye et Mount-Edgecumbe*.

GOODALL (Frédéric), peintre anglais, fils du précédent, né à Londres le 17 septembre 1822. Il étudia le dessin sous son père, et obtint, à l'âge de quatorze ans, la médaille d'Iris, décernée par l'Académie des arts, pour ses deux dessins du palais Lambeth et de l'église de Willesden. Un an après, il faisait une série de dessins de l'intérieur du tunnel de la Tamise, et peignait son premier tableau : *Cadavre d'un mineur trouvé à la lueur des torches*, pour lequel il reçut une seconde médaille. Sa liaison avec M. Isambart Brunel lui donna l'idée d'aller visiter, en 1838, la Bretagne et la Normandie. L'année suivante, il exposait un tableau représentant des *Soldats français attablés au cabaret*, qui dénote chez son auteur de grandes qualités d'observation. Pendant quatre étés consécutifs, il visita ces deux provinces françaises, et en rapporta des esquisses et des croquis remarquables. Il visita ensuite l'Irlande et le pays de Galles, et y recueillit des scènes de la vie intime de ces contrées. Depuis 1852, il est membre associé de l'Académie royale des beaux-arts de Londres. Parmi ses plus belles toiles, nous citerons : l'*Entrée et la sortie de l'église ; Autour du mai ; Hunt le Slipper* ; l'*Arrestation du paysan ; Crammer à la porte du traiteur ; Félix Ballarin récitant le Tasse au peuple de Chioggia* ; la *Grande-Bretagne* ; le *Bureau de poste* ; le *Rêve du soldat* ; le *Soldat fatigué* ; la *Foire de Fougères* ; une *Halte de bohémiens* ; l'*Escarpolette* ; le *Bal au bénéfice de la veuve* ; le *Matin dans les brouillards de Sour* ; un *Episode des heureux jours de Charles Ier*. M. F. Goodall a obtenu du jury de l'Exposition universelle de 1855 une mention honorable pour cette dernière toile ; le *Retour du pèlerin de la Mecque* (1862) et la *Fête des palmes* (1863). Il avait recueilli le sujet de ces deux toiles pendant une excursion en Egypte, dans l'année 1859.

GOODALLIE s. f. (gou-da-lî — de *Goodall*, n. pr.). Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve, rangé à la suite des mactres, mais qui paraît devoir être réuni au genre astarté.

GOODÉNIACÉ, ÉE adj. (gou-dé-ni-a-sé — rad. *goodénie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la goodénie. ‖ On dit aussi GOODÉNOVIACÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre goodénie.

— **Encycl.** La famille des *goodéniacées* renferme des plantes herbacées et des arbrisseaux à feuilles alternes, simples, généralement entières, plus rarement lobées ou dentées, dépourvues de stipules. Les fleurs, axillaires ou terminales, présentent un calice tubuleux, à limbe divisé en cinq lobes presque égaux ; une corolle monopétale, irrégulière, à limbe divisé en cinq lobes inégaux, disposés ordinairement en deux lèvres, et accompagnés chacun d'un appendice membraneux ; cinq étamines, à filets libres et indépendants de la corolle, à anthères le plus souvent soudées entre elles ; un ovaire infère, à une ou plusieurs loges uniovulées ou multiovulées, surmonté d'un style simple, rarement divisé, terminé par un stigmate charnu, simple ou bilobé, entouré d'une sorte de cupule membraneuse simple ou divisée en deux lobes. Le fruit est charnu ou capsulaire, et renferme une ou plusieurs graines à embryon entouré d'un albumen charnu.

Cette famille a des affinités avec les lobéliacées, auxquelles on la réunissait autrefois, et dont elle se distingue surtout par ses sucs aqueux et non laiteux. Elle renferme les genres suivants, groupés en deux tribus : I. *Goodéniées*. Genres : goodénie, cyphie, sellière, calogyne, distylide, euthale, velléie, leschenaultie, anthotion, pentaphragme. — II. *Scévolées*. Genres : scévole, diaspaside, dampière.

Les *goodéniacées* sont répandues surtout en Australie et au Cap de Bonne-Espérance. Quelques rares espèces dépassent la zone tropicale. Leurs propriétés sont peu connues. Plusieurs d'entre elles ont des racines alimentaires.

GOODÉNIE s. f. (gou-dé-nî — de *Goodenough*, évêque angl.). Bot. Genre de plantes, type de la famille des goodéniacées, comprenant une quarantaine d'espèces, qui croissent en Australie. ‖ On dit aussi GOODÉNOVIE.

GOODÉNIÉ, ÉE adj. (gou-dé-ni-é — rad. *goodénie*). Bot. Qui ressemble à une goodénie. ‖ On dit aussi GOODÉNOVIÉ.

— s. f. pl. Tribu de la famille des goodéniacées, ayant pour type le genre goodénie.

GOODIE s. f. (gou-dî — de *Good*, natur. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, qui habite l'Australie.

GOODRICH (Thomas), prélat anglais, né à East (comté de Lincoln) vers 1480, mort en 1554. Après avoir étudié à Cambridge, il s'attira les bonnes grâces de Henri VIII en se prononçant pour la non-validité du mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, et il dut à ce même fait d'être successivement nommé chanoine de Saint-Etienne à Westminster, chapelain du roi et évêque d'Ely, en 1534. Il travailla avec beaucoup de zèle à la constitution du protestantisme en Angleterre et collabora à la révision du Nouveau Testament. Les rois Henri VIII et Edouard VI le chargèrent de plusieurs missions importantes, et il fut élevé à la dignité de lord chancelier en 1551.

GOODRICH (CHAUNCEY), célèbre linguiste américain, né à New-Haven, dans le Connecticut, le 23 octobre 1790. Il prit ses degrés au collége Yale, en 1810, et, en 1817, il fut nommé professeur de rhétorique et d'éloquence dans la même institution. Il a édité à plusieurs reprises le dictionnaire de son beau-père, le docteur Noah Webster, dont la dernière édition, publiée en 1856, contient un tableau synoptique des synonymes de la langue anglaise. En 1825, il avait publié une œuvre originale intitulée la *Flore de l'éloquence anglaise*, et qui contient d'excellents extraits des plus grands orateurs de l'Angleterre des deux derniers siècles, avec des biographies concises, mais très-substantielles. Ce livre est très-populaire dans la Grande-Bretagne. M. Chauncey Goodrich est également l'auteur d'un grand nombre d'éditions élémentaires des classiques grecs et latins.

GOODRICH (Samuel GRISWOLD), connu aussi sous le pseudonyme de **Peter Parley**, écrivain américain, né à Ridgefield, Connecticut, en 1793, mort en 1860. Il s'établit éditeur à Hartford vers l'âge de vingt ans. En 1824, il voyagea sur le continent européen, et, à son retour, vint se fixer à Boston, où il prit à son compte une importante maison de librairie, et commença à publier, sous le pseudonyme de *Peter Parley*, les nombreux ouvrages d'éducation auxquels il doit sa réputation et sa fortune. En 1838, il fut nommé membre du sénat de l'Etat de Massachusetts. Envoyé à Paris, en 1851, comme consul des Etats-Unis, il y demeura jusqu'en 1855. C'est durant cet espace de temps qu'il publia les *Etats-Unis d'Amérique* et une *Petite histoire universelle* pour sa collection de Peter Parley. En 1855, il revint en Amérique. Depuis cette époque, il n'a pas cessé de publier une foule d'ouvrages d'éducation, traduits ou contrefaits dans toutes les langues, et dont le nombre d'exemplaires vendus s'élève à plus de *douze millions*. Parmi ces livres, qui touchent à toutes les questions que peut aborder l'éducation, nous citerons : *Histoire de toutes les nations ; Géographie nationale* ; la *Géographie pittoresque du monde* ; le *Token* (le *Gage*), sorte d'annuaire littéraire ; le *Proscrit et autres poésies* ; la *Fenêtre d'un étudiant* ; l'*Education du foyer ; Guirlande d'hiver de fleurs d'été ; Contes de l'ancienne Rome*, les *Souvenirs d'une vie*, sans compter un nombre infini d'*Essais* publiés dans des *Magazines*. — Son fils, Frank-B. GOODRICH, connu sous le pseudonyme de *Dick Tinto*, a publié en anglais : *Esquisses tricolores de Paris et des Parisiens* (New-York, 1856), et les *Femmes célèbres du premier Empire français* (1856, in-8°).

GOODWIN SANDS, deux bancs de sable de la mer du Nord, près de la côte anglaise de Kent, à 7 kilom. E. de Deal, à l'E. de la rade des Dunes. Ces écueils, qu'un étroit canal divise en deux parties, sont très-dangereux, surtout par les vents d'O. Un fanal ou le son d'une cloche les signalent aux matelots qui viennent chercher, par les temps de tempêtes, un refuge dans les Dunes. Malheur aux navires qui sont jetés sur ces bancs de sable ; ils y périssent infailliblement.

GOODWIN (John), théologien anglais, né en 1593, mort en 1665. Il fut nommé, en 1633, curé de Saint-Etienne, à Londres, et suspendu de ses fonctions pour avoir refusé d'administrer *indistinctement* les sacrements à ses paroissiens. Il écrivit une apologie de la condamnation de Charles Ier. Pour cet acte de républicanisme ardent, il fut excepté de l'amnistie générale, proclamée à la restauration de Charles II, et son livre fut brûlé par la main du bourreau en 1660. Cependant, on lui permit de revenir à Londres, où il dirigea jusqu'à sa mort une petite congrégation dans Coleman-Street. On a oublié ses écrits, composés pour la défense des doctrines arminiennes.

GOODWOOD, village d'Angleterre, près de la station de Drayton, célèbre par les courses qui y ont lieu tous les ans, à la fin de juillet. « Ces courses, dit M. Esquiros, attirent toutes les étoiles du turf et une grande partie de l'aristocratie anglaise. » Le manoir de Goodwood, résidence du duc de Richmond, renferme de magnifiques escaliers, de beaux appartements, des tableaux de prix. Le parc est vaste et planté de grands arbres, parmi lesquels on remarque des cèdres du Liban.

GOODYEAR (Charles), inventeur américain, né à New-Haven, dans le Connecticut, en 1791. Il est l'auteur d'un procédé destiné à rendre le caoutchouc insensible aux températures les plus diverses, par l'emploi du soufre. Le caoutchouc ainsi préparé prend le nom de *caoutchouc vulcanisé*. Ce produit, exposé en 1855 sous les formes les plus variées, a prouvé la possibilité de son application dans les arts et l'industrie ; il a valu à son auteur, outre des distinctions honorifiques, une fortune évaluée à près de 20 millions. M. Goodyear, qui habitait alternativement Paris, Londres et New-York, est mort dans cette dernière ville en 1860.

GOODYÈRE s. f. (gou-diè-re — de *Goodyer*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des néottiés, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère boréal.

GOOKIN (Daniel), général et historien anglais, né dans le comté de Kent en 1612, mort en 1687. Il alla, fort jeune encore, s'établir dans la Nouvelle-Angleterre, où il devint capitaine d'une compagnie de milice, puis député à la première cour d'élection (1652), et combattit les mesures d'odieuse persécution prises contre les quakers. Pendant un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1656, Gookin s'entendit avec Cromwell sur les mesures à prendre pour donner satisfaction aux besoins de la Nouvelle-Angleterre. De retour en Amérique, il devint successivement surintendant des Indiens soumis à la colonie anglaise, censeur de la presse et major général de la colonie (1681), où il termina ses jours. On a de lui : *Collection hist. of the Indians*, ouvrage rempli de particularités intéressantes, et publié dans la *Historical collection of the Society of Massachusetts* (1792), et une *History of New-England*.

GOOL (Jean VAN), peintre et écrivain hollandais, né à La Haye en 1685, mort dans la même ville en 1763. Elève de Ferwesten et de Van der Does, il s'adonna avec succès au paysage, voyagea à deux reprises en Angleterre et fut nommé membre de la Société des peintres de La Haye (1712). Les tableaux de Gool se font remarquer par la fermeté de la touche et par le charme de la composition. Cet artiste a composé, sous le titre de : le *Nouveau théâtre des peintres néerlandais* (La Haye, 1740-1751, 2 vol. in-8°), un ouvrage biographique dénué de goût et d'intérêt.

GOOLE, ville d'Angleterre, comté d'York, West-Riding, à 30 kilom. O. de Hull, sur la rive droite de l'Ouse, à 16 kilom. de l'embouchure de cette rivière dans l'Humber ; 5,850 hab. Beau port très-important par son commerce florissant, par son beau bassin et par ses deux vastes docks, environnés de grands magasins. Simple village en 1826, Goole a été déclaré port en 1828 et commence à nuire à Hull.

GOOR, ville de Hollande, prov. d'Over-Yssel, à 17 kilom. S.-O. d'Almelo, sur la Regge ; 3,200 hab. Fabrique de toiles et de calicots.

GOOR ou **GOR**, nom que l'on donne en Algérie à de hautes plaines à peu près nues et inhabitées, qui s'étendent dans le S. de la province d'Oran. On donne aussi et plus spécialement ce nom à un plateau situé au S.-E. de Sebdou.

GOOR-KNAT s. m. (gour-knatt). Nœud sacré, symbole d'initiation et signe de reconnaissance des thugs ou étrangleurs de l'Inde.

— **Encycl.** Chez les thugs, le *goor-knat* est un nœud d'une espèce particulière, que le *turka*, personnage le plus élevé dans la hiérarchie de ces misérables bandits, fait à l'un des coins du foulard qui doit servir à étrangler les victimes. Ordinairement, ce nœud enveloppe une pièce de monnaie. Quand un *cheyla* ou disciple aspire à passer étrangleur, il présente son foulard au turka, qui le lui rend après y avoir fait le *goor-knat*. En recevant le foulard des mains du turka, le cheyla porte respectueusement à son front le *goor-knat*, qu'il ne pourra dénouer qu'après s'être tiré à son honneur d'une première expédition, c'est-à-dire après avoir étranglé un ou plusieurs malheureux voyageurs.

GOORLE (Abraham DE), numismate et antiquaire belge. V. GORLÆUS.

GOPPINGEN, ville de Wurtemberg. V. GŒPPINGEN.

GOR s. m. (gor). Moll. Coquille du Sénégal, qui appartient au genre troque.

— Bot. Fruit d'une espèce de marronnier d'Inde.

GOR. V. GOOR.

GORAH s. m. (go-râ). Instrument à vent usité chez les Hottentots, et qui est formé d'un tuyau de plume d'autruche dans lequel on souffle, pour mettre en vibration une corde de boyau.

GORAL s. m. (go-ral). Mamm. Espèce d'antilope qui habite l'Himalaya. ‖ On dit aussi GOURAL.

— **Encycl.** Le *goral* est remarquable par ses cornes courtes, subulées, lisses et recourbées en arrière à leur extrémité. Son pelage est d'un gris cendré en dessus, plus pâle en dessous. La bouche est bordée de blanc ; la queue est courte et terminée par un flocon de poils. Cette espèce est munie de larmiers ; la femelle diffère peu du mâle, et elle a des tubercules à la place des cornes. Le *goral* a été pris par plusieurs auteurs pour une espèce de bouquetin. Il habite la chaîne de l'Himalaya et les montagnes du Népaul ; ses mœurs ressemblent à celles des autres antilopes. Sa chair passe pour être très-délicate.

GORAMI s. m. (go-ra-mi). Ichthyol. Poisson du genre osphronème.

GORAN, roi d'Ecosse de 501 à 535. Il succéda à son frère Congall, s'allia avec les Pictes pour combattre les Saxons, abandonna le pouvoir à Toncet, son ministre, qui exaspéra le peuple par ses exactions, et il fut massacré dans une émeute.

GORANI (le comte Joseph), célèbre publiciste italien, né à Milan en 1744, mort à Genève en 1719. Il prit part à la rédaction du journal littéraire le *Café*, se lia intimement avec Beccaria, Verri, d'Holbach et Diderot, fit paraître, en 1770, un *Traité du despotisme*, qui lui acquit un rang distingué dans le parti libéral et philosophique, accueillit avec enthousiasme la Révolution française, reçut, en 1792, sur la demande de Bailly, le titre de citoyen français, et vint alors à Paris, où il publia, dans le *Moniteur*, une série de *Lettres aux souverains sur la Révolution française*, qui furent réunies en 1 vol. in-8° (1793) et très-remarquées. Il publiait en même temps des *Mémoires secrets sur les cours d'Italie* (3 vol. in-8°), pamphlet révolutionnaire très-violent. L'archiduc Ferdinand l'en punit par la confiscation de ses biens. Après le 9 thermidor, Gorani passa à Genève, où il donna encore : *Prédictions sur la Révolution française* (1797, in-8°).

GORAO s. m. (go-ra-o). Comm. Etoffe de soie fabriquée en Chine.

GORAY, petit port de l'île de Jersey, spécial pour la pêche aux huîtres ; 1,500 hab. Ruines du château de Montorgueil.

GORBEA, chaîne de montagnes d'Espagne, dans les environs de Vittoria. Elle comprend trois sommets principaux : le *Sagamburu*, le *Picoazulo* et le *Peña de Gorbea*. Ce dernier atteint une altitude de 1,426 mètres, et forme un vaste plateau couvert de végétation, et surtout de plantes médicinales. Les versants offrent de beaux pâturages et donnent naissance à un grand nombre de ruisseaux. On trouve, dans les ravins de ces montagnes, des ours, des loups, des renards, des sangliers et quelques onces. Du plateau, la vue s'étend sur un immense horizon.

GORBIE, village et commune de France (Alpes-Maritimes), cant. de Menton, arrond. et à 30 kilom. de Nice ; 515 hab. Les maisons de ce village sont reliées entre elles par des arcades cintrées. En 1746, les Français et les Espagnols furent battus en trois rencontres successives, sur le plateau de Gorbie, par les Austro-Sardes.

GORCUM, ville de Hollande. V. GORKUM.

GORCYZNSKI (Adam), littérateur polonais, né en 1805. Retiré dans ses propriétés, il s'y est occupé d'agriculture et de travaux littéraires, qui ont paru la plupart sous le pseudonyme de **Jadam de Zator**. Nous citerons : *Récits de Jadam* (1839, 2 vol.) ; *Sylva rerum* (1842) ; *Récits et légendes de Jadam, du pays de Zator* (1843) ; le *Franc-maçon* (1844) ; *Poésies lyriques* (1844) ; *Souvenirs de Zénon* (1844) ; les *Noces*, nouvelle (1845), etc. Il a, en outre, composé des pièces de théâtre : *Ludgarde* (1843) ; l'*Inconnu* (1845), et *Wladyslas Lokietek* (1846), drames en cinq actes et en vers ; le *Français*, comédie ; le *Parrain*, comédie ; le *Prince et l'Artiste*, drame, etc. Enfin, il a collaboré à un grand nombre de journaux polonais, où ses romans ont paru en feuilletons.

GORD s. m. (gor). Min. Argile schisteuse et bitumineuse, qui sépare les veines de houille.

— Pêche. Pêcherie composée de deux rangs de perches plantées au fond d'une rivière, disposées en entonnoir et terminées par un verveux.

GORDES, bourg de France (Vaucluse), ch.-l. de canton, arrond. et à 19 kilom. N.-O. d'Apt, bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne ; pop. aggl., 1,110 hab. — pop. tot., 2,805 hab. L'ancien château, transformé en hôtel de ville, renferme une magnifique cheminée. Guillaume de Gordes-Simiane, propriétaire du château de Gordes, refusa de tremper dans les massacres de la Saint-Barthélemy, et répondit aux ordres de la cour « qu'il était lieutenant du roi et non pas bourreau. » Au N. du bourg, dans un site pittoresque, entre des collines couvertes de chênes, se voient les restes de l'abbaye de Sénanque.

GORDET s. m. (gor-dè). Moll. Coquille bivalve, du genre vénus, qu'on trouve dans les mers du Sénégal.

GORDIE s. f. (gor-dî). Helminth. Syn. de GORDIEN.

GORDIEN, IENNE adj. (gor-di-ain, iè-ne — de *Gordius*, n. pr.). Qui appartient à Gordius, roi de Phrygie.

— *Nœud gordien*, Nœud célèbre qu'Alexandre trancha, ne pouvant le délier. ‖ Fig. Difficulté presque invincible : *La question de la presse est le* NŒUD GORDIEN *de la politique*. ‖ *Trancher le nœud gordien*, Brusquer une difficulté, la résoudre d'une manière qui a quelque chose de violent.

— Antiq. *Jeux Gordiens*, Jeux qui se célébraient à Rome, en l'honneur de l'empereur Gordien, vers la fin de décembre.

— s. m. Helminth. Genre de vers intestinaux, très-voisins des filaires, et confondus avec ceux-ci sous le nom vulgaire de DRAGONNEAUX. ‖ On dit aussi GORDIUS et GORDIE.

— Entom. Espèce de papillon.

— **Encycl.** Les *gordiens* sont des helminthes caractérisés par un corps fort long, très-grêle, presque cylindrique, à peine atténué aux deux extrémités, qui sont obtuses, et terminé par deux orifices ponctiformes. Leur anatomie a été peu étudiée. La peau de ces helminthes, qui, à l'œil nu, paraît lisse et vernissée, se montre, quand on l'examine à la loupe, chagrinée et percée d'un grand nombre de pores. Comme elle est très-perméable, le ver se dessèche rapidement quand il est à l'air et revient à son état ordinaire par l'immersion dans l'eau. Elle offre une résistance assez grande ; néanmoins elle possède une certaine délicatesse et paraît être le siége exclusif de la sensibilité, puisqu'il n'y a aucun organe spécial de sensations. Si l'on imprime au liquide le moindre mouvement, on voit le ver s'agiter aussitôt. D'un autre côté, quand on prend un de ces vers, on est étonné de la roideur avec laquelle un animal aussi mince se tortille entre les doigts, et de la résistance qu'on éprouve si l'on cherche à le détacher du corps autour duquel il était enroulé ; cette résistance est telle qu'on le romprait si on le tirait brusquement. La progression de ces vers est rapide et énergique ; elle s'opère par de larges ondulations de droite à gauche ou de haut en bas. Leur fécondité est considérable ; le nombre de leurs œufs pourrait, sans exagération, se compter par centaines de mille ; ils sont unis entre eux par une gangue glaireuse.

On ne connaît pas les premiers développements des *gordiens*, qui commencent à paraître vers les premiers jours d'avril ; on ne sait rien non plus sur la durée de leur existence. Les auteurs anciens disent que, lorsque l'on coupe ces vers par morceaux, chaque tronçon jeté dans l'eau reproduit un animal entier ; que le *gordien*, complétement desséché, revient à la vie si on le plonge dans le liquide. Des observations suivies ont permis de reconnaître que ces assertions étaient erronées. On trouve ces helminthes dans les eaux froides et courantes, au milieu des pierres et de la vase. Au printemps, lorsque la Seine commence à diminuer, on les rencontre fréquemment dans les petites flaques d'eau, où les sillons qu'ils tracent dans la vase les font aisément découvrir. Les *gordiens* ne vivent pas uniquement à l'extérieur ; on les trouve souvent dans le corps des animaux, notamment des insectes, quelquefois aussi des poissons. Ils se tiennent ordinairement entre les téguments et le canal intestinal ; ils peuvent atteindre des dimensions considérables ; on a observé des individus qui mesuraient 25 centimètres de longueur. Leur couleur est souvent brunâtre, ce qui tient sans doute à leur séjour dans la vase et à leur exposition à la lumière. Leurs espèces sont très-difficiles à distinguer ; les auteurs anciens n'en ont admis qu'une seule, qu'ils appellent *ver* ou *amphisbène aquatique*, *crin de cheval*, etc. On a souvent confondu les *gordiens* avec les *filaires*, sous le nom de *dragonneaux*.

— **Allus. hist. Nœud gordien.** V. NŒUD.

GORDIEN (Marcus Antonius), surnommé l'**Ancien** et l'**Africain**, empereur romain, né à Rome en 157, d'une famille très-illustre issue des Gracques et de l'empereur Trajan, mort à Carthage en 238. Possesseur de richesses immenses, passionné pour la poésie et la cultivant avec succès, d'une générosité que sa fortune lui permettait de pousser jusqu'à la plus folle prodigalité, il représente bien le grand seigneur romain de l'époque des empereurs. Cependant, la bonté de son caractère, sa probité, la modération de ses mœurs en font un type à part dans l'aristocratie romaine. Nommé édile curule, il déploya dans les jeux qu'il donna au peuple une magnificence inouïe, offrit douze spectacles, un par mois, dans lesquels parurent jusqu'à cinq cents paires de gladiateurs, mille ours et une quantité immense de sangliers, de taureaux et d'autres animaux. Après chaque spectacle, il abandonnait au peuple les animaux qui avaient combattu. C'était là, comme on le sait, le plus sûr moyen de se concilier la faveur et de s'ouvrir l'accès aux grandes magistratures. Gordien, dans la vie duquel on ne voit aucun exploit militaire, exerça tour à tour la préture, deux consulats, l'un avec Caracalla (213), l'autre avec Alexandre Sévère, et fut enfin nommé proconsul en Afrique. Les Africains, accoutumés comme les autres provinciaux aux déprédations des agents du fisc, l'accueillirent avec un enthousiasme qui n'était que l'expression de l'espoir d'une administration plus équitable. Il fut cependant impuissant à réprimer les exactions et les abus de pouvoir des publicains. Une révolte éclata dans la province, et les révoltés le revêtirent presque malgré lui de la pourpre. Il avait alors quatre-vingts ans. Reconnu par le sénat et le peuple, peut-être aussi par la légion IIIe Augusta, la principale force militaire de l'Afrique, il fut attaqué dans Carthage par Capellianus, procurateur de la Numidie pour Maximin, avant d'avoir eu le temps de se mettre en état de défense. Son fils rallia quelques forces, essaya de faire face à l'ennemi, mais fut vaincu et tué sur le champ de bataille. Le vieux Gordien s'étrangla avec sa ceinture. Son règne avait duré six semaines.

GORDIEN (Marcus Antonius), le **Jeune**, fils du précédent et son lieutenant en Afrique, né en 192, mort en 238. Moins simple et moins sévère dans ses mœurs, épicurien livré à toutes les voluptés, déshonoré par la faveur d'Héliogabale, il n'en fut pas moins revêtu des plus hautes magistratures. Quand son père fut attaqué par Capellianus, il se mit à la tête des Carthaginois, marcha au-devant de l'ennemi, et périt sur le champ de bataille. Comme son père, il avait le goût des lettres et de la poésie. « Il aimait passionnément les femmes, nous apprend Capitolin ; on dit qu'il avait vingt-deux concubines, et que, de chacune d'elles, il laissa trois ou quatre fils.

GORDIEN (Marcus Antonius), le **Pieux**, empereur romain, fils du précédent suivant Dexippe, fils d'une fille de Gordien l'Ancien, selon le plus grand nombre des auteurs, né vers 223, mort en 244. Après le meurtre de Balbin et de Puppien, il fut proclamé Auguste (238). Il n'avait alors que quinze ans, et eut la bonne inspiration de se laisser diriger par le sage et vertueux Thémisithée, préfet du prétoire, qui mit fin à la honteuse influence que les eunuques exerçaient depuis Héliogabale. En 242, il partit pour une grande expédition contre les Perses, qu'il chassa d'Antioche et de quelques autres villes. Malheureusement, son conseiller Thémisithée vint à mourir. Le nouveau préfet du prétoire, Philippe, s'attacha avec une perfide habileté à dépopulariser Gordien dans l'armée, en qui résidait de fait la souveraineté, et qui faisait et défaisait les augustes, à peu près de la